

LISBONNE
EN TOUTES
LETTRESDu silence
à l'identité

José Cardoso Pires est à juste titre l'un des plus célèbres écrivains portugais. On n'a pas oublié sa *Ballade de la plage aux chiens* publié en 1986. Aujourd'hui paraît *Alexandra Alpha* (1) dans une remarquable traduction de Michel Laban.

Alexandra Alpha, c'est le nom d'une jeune femme qui travaille dans une agence de publicité américaine à Lisbonne. L'histoire se déroule dans les années 60-70 : la dictature se traîne, des temps nouveaux s'annoncent, à travers les brumes de l'alcool et de conversations vides, une nouvelle société se cherche.

Qui sommes-nous, où allons-nous, que faisons-nous? Une foule de personnages se pose plus où moins clairement ces questions, tandis que José Cardoso Pires dessine en contrepoint l'ombre de l'autre Portugal, ce Portugal profond et rural d'où *Alexandra Alpha* tient ses racines, lieu de mémoire et de continuité. *Alexandra Alpha* pourrait bien être un des grands romans contemporains sur l'ère du vide contemporain. Pour en savoir un peu plus long, nous avons rencontré l'auteur de passage à Paris.

(1) Traduit par Michel Laban, 418 p., 158 F, Gallimard.



Le port de pêche de Lisbonne vers 1930. Pour José Cardoso Pires, le Brésil est une patrie de l'exil portugais comme le Portugal est une patrie de l'exil brésilien. (Collection Viollet et Jacques Sassié/Gallimard.)

Un entretien avec José Cardoso Pires

Curieusement, *Alexandra Alpha*, roman de la dictature finissant et de la révolution portugaise, commence à Rio de Janeiro. Est-ce un souvenir affectif du Brésil où vous avez vécu exilé? Ou bien le moyen d'observer le Portugal sous un autre angle?

José Cardoso Pires : Un fait nouveau a marqué dans ce siècle les rapports du Portugal et du Brésil : d'un pays à l'autre il y a des rapports d'exil. Le Brésil est une patrie de l'exil portugais comme le Portugal est une patrie de l'exil brésilien. On l'a vu durant les dictatures que les deux pays ont subies. Et aujourd'hui un nombre considérable de jeunes Brésiliens, poussés par les difficultés économiques, viennent au Portugal, porte d'une Europe que peut-être le Brésil redécouvre après son engouement pour les États-Unis. Le Brésil, comme l'Afrique — celle de nos guerres coloniales telles qu'elles apparaissent aussi dans *Alexandra Alpha* —, appartient à notre passé. Nous avons des problèmes d'identité avec notre passé. Et ce livre a pour fond les questions d'identité.

— Vous n'êtes pas un écrivain engagé au sens étroit du terme, ni dans votre dessin ni dans votre art, mais votre œuvre est néanmoins toujours orientée dans la même direction : plus que de l'hostilité envers la dictature, on parlerait mieux de rage.

— Oui, de la rage.

— Et en face, la « peur blanche » que secrétait la dictature. Mais ces sentiments, si forts soient-ils, ne donnent pas lieu à un récit monolithique, linéaire. Ce qui s'impose

d'abord, et de façon constante dans tout le livre, c'est un éclatement d'images, couleurs, actions, dialogues, voix au magnétophone, images publicitaires, comme un flot de simulacres. Un monde du fragment et du double.

— Oui, le roman est fait de percussions successives. Une fragmentation et un ensemble. On peut évidemment écrire sur le même thème un récit linéaire, cartésien, fait de descriptions et d'analyses, psychologiques et historiques. Mais j'ai pensé que les percussions étaient mieux adaptées au thème : c'est par des percussions que vous percevez vous-même votre comportement à certains moments. C'est par des percussions que vous réagissez : elles expriment mieux votre identité.

Cette façon de composer le récit répondait aussi à notre situation historique. Nous avons connu un demi-siècle de silence, un demi-siècle de censure, et un demi-siècle de dictature. Ce roman tend à faire apparaître à la fois ce que j'étais et ce qu'était mon pays dans ce dernier demi-siècle. Et cela au moment où j'ai eu la liberté de le faire. Pour que ce compte-rendu soit exact, il fallait que je retrouve les métaphores historiques du temps de silence.

— Vous écrivez cette belle phrase à la fin du livre : « Il faut désinventer le pays, le travailler dans le réel. »

— Il ne faut pas oublier l'état d'esprit que la dictature a engendré au Portugal, comme en Espagne peut-être aussi. Nous étions en Europe et nous étions à l'écart des valeurs de l'Europe libre. De là un sentiment de frustration, mais aussi

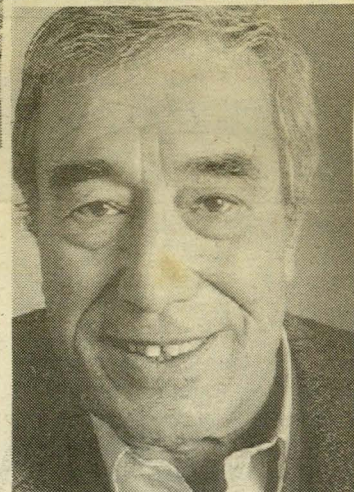
de la mauvaise conscience, même à gauche. Et le souci de se justifier. Ce souci de justification est le plus long à s'effacer. Tout cela dérobe la voix propre. On restait à l'écart, « orgueilleusement », comme disait le dictateur. Mais cet orgueil du dictateur risque aussi d'être l'orgueil de celui qui est puni par le dictateur.

— C'est pervers.

— Je dis quelque part dans le roman : « Si nous n'inventons pas le pays, nous n'avons pas d'espace. » Encore une explication issue de la mauvaise conscience, de la frustration et de l'orgueil. C'est l'attitude de la bourgeoisie, même intellectuelle, que j'attaque.

— Vos attaques sont souvent ironiques, percutantes et drôles; je pense aux traits que vous lancez contre la fascination des intellectuels pour les modes françaises.

— Ces intellectuels savaient tout sur le structuralisme, Barthes, ils ne parlaient que de ça, de la mode parisienne. Moi-même, en arrivant à Paris, je m'enfermais au cinéma, ou à la librairie de François Maspéro, « La joie de lire ». C'était ma liberté. J'ai 65 ans, j'ai connu la guerre, la Résistance, et la France est très importante pour moi comme pour beaucoup de Portugais qui avaient émigré dans cette seconde patrie. Mais la génération qui a suivi s'est intéressée au moment snob de la littérature française. Et pour les plus jeunes aujourd'hui, c'est encore autre chose : le cinéma français et allemand, et aussi la pensée de l'Europe avec la France comme point d'équilibre — et c'est ainsi qu'a été perçue l'attitude récente de la France par rapport aux États-Unis.



— Ce roman est aussi celui de Lisbonne.

— Mon intention était de faire une topographie sentimentale. Mais ce roman n'est pas seulement le livre de l'identité portugaise, c'est celui de l'identité dans un sens plus général. Par exemple, l'identité comme pouvoir d'affirmation, ce que représente le personnage de Sofia avec ses grossesses nerveuses. Parce que je crois que la maternité est une expression d'affirmation de la part de la femme. La grossesse nerveuse apparaît comme une maladie d'identité, une invention désespérée. Il y a des mythomanes dans *Alexandra Alpha*.

— *Opus Night : une identité la nuit, une autre le jour.*

— Dans les pays fermés s'accuse le problème de l'identité : on s'invente pour exister. Et la mythomanie vous guette. Un poète mort il y a peu, Ruy Bello, dont j'ai fait un personnage, brouille les cartes quand il dit :

« Dans mon pays, il ne se passe rien. Mon pays est celui que la mer ne veut pas. » Est-ce un message? En littérature, les diables sont la double face de l'ange. Et la littérature elle-même est une quête permanente et éternelle de l'identité. La Bible ne répond pas à tout, elle est inachevée. Comme tout livre. Comme celui-ci.

Recueillis par
Alice RAILLARD